

M. YOURCENAR: LE ROLE DU MYTHE DANS LA CRÉATION ROMANESQUE

† Yves-Alain FAVRE*
 Université de Pau

Tout écrivain a recours aux mythes. Ou bien il puise délibérément dans le vivier foisonnant que lui offre la mythologie, ou bien, tout en croyant traiter un thème original, il use inconsciemment d'un mythe; car les mythes transcrivent en un récit clair et cohérent les obscurités natives de la condition humaine; ils nous aident à mieux déchiffrer notre destinée, car ils correspondent aux situations humaines fondamentales, et la peinture de tel conflit essentiel évoque immédiatement dans l'esprit du lecteur, par un effet de résonance, le mythe correspondant. La création romanesque ne cesse de se nourrir de mythes. Et les romans, les récits et les nouvelles de Marguerite Yourcenar l'attestent tout particulièrement. Profondément imprégnée de culture gréco-latine, elle se réfère tout naturellement à la mythologie. Trois problèmes se posent à propos de la présence du mythe dans l'œuvre romanesque: quelle extension lui accorde le romancier? De quelle manière et sous quelle forme le mythe manifeste-t-il sa présence dans l'œuvre? Enfin, et surtout, quelle fonction le mythe se voit-il assigner dans la création romanesque?

* * *

Sans vouloir recourir à des définitions ambitieuses et complexes, disons simplement que le mythe révèle un événement primordial antérieur aux origines. Il exprime une réalité qui n'appartient pas à l'histoire et qui relève de l'ontologie. Il fonde une vérité absolue et transcendante, susceptible de nombreuses significations et de multiples interprétations. Marguerite Yourcenar avoue qu'elle utilise "le mot mythe avec respect [...] et comme signifiant les grandes vérités qui nous dépassent et dont nous avons besoin pour vivre" (*TGS* 132). Dans un essai publié dans son dernier livre, *En pèlerin et en*

* Les épreuves de cette communication n'ont pu être revues par Yves-Alain Favre.

étranger, elle ajoute qu'elle voit dans la mythologie "une tentative de langage universel" (PE 28). En effet, le sujet du mythe et les personnages se trouvent connus de tout lecteur cultivé; le décor a déjà été fixé; les péripéties et les détails du récit ont été réglés et déterminés. L'écrivain qui introduit un mythe dans son œuvre n'a donc pas à se préoccuper de tout cela, que lui fournit la tradition et qu'il a seulement à reprendre. Il lui reste l'essentiel: le sens du mythe. Car le mythe comporte une pluralité sémantique. Intemporel par essence il survit à la civilisation qui lui a donné naissance, et au cours des siècles il se charge de significations nouvelles qui l'enrichissent. L'écrivain a toute latitude de l'interpréter à sa guise, en demeurant néanmoins fidèle au sens général. Ainsi, voulant traiter du parricide, il met en scène Electre; souhaitant évoquer le siège et la prise d'une ville, il fait appel à la guerre de Troie; désirant peindre la douleur d'une mère qui a perdu ses fils, il recourt au personnage d'Hécube.

Le premier problème qui se pose touche à l'extension du mythe. De quelle manière le romancier présente-t-il le mythe? Dans sa totalité, de manière fragmentaire ou de façon ponctuelle? Tantôt, il reprend le mythe dans son intégralité et il donne toutes les péripéties et toutes les composantes. Marguerite Yourcenar condense ainsi en quelques pages tout le mythe d'Antigone dans un récit poétique de *Feux* et évoque tous les personnages qui interviennent dans cette histoire: Oedipe, Jocaste, Antigone et ses deux frères. Tantôt, le romancier ne reprend qu'un épisode du mythe et ne conserve qu'un seul de ses aspects, mais il le traite amplement: ainsi l'évocation d'Hercule filant aux pieds d'Omphale dans *Feux*. Tantôt, enfin, il ne fait qu'une rapide allusion au mythe et ne le développe pas. Il se contente d'une simple indication, sur laquelle le lecteur aura tout loisir de méditer à sa guise; à propos de Marcella, on a ainsi cette brève notation: "cette Méduse morte" (DR¹ 150); ou bien encore dans *Le Coup de grâce* la tenue de nuit de Sophie qui porte des bigoudis fait dire à Marguerite Yourcenar qu'elle ressemble "à une Méduse coiffée de serpents" (OR 109). Dans les *Nouvelles orientales*, les trois frères qui construisent une tour de guet pour surveiller l'arrivée des Turcs ont beaucoup de mal à parvenir à leurs fins: "le vent de la nuit et les sorcières de la montagne renversaient leur tour comme Dieu fit crouler Babel." (OR 1160). Marguerite Yourcenar n'en dit pas davantage, mais cela suffit pour que se profile le mythe avec toute sa richesse.